

—Cent coups de canne ! s'écria le général, outré de cette impudence et en marchant vers le journaliste.

—Comment !... vous n'êtes pas content ? demanda celui-ci en figurant une surprise extrême.

—Canaille !... misérable !... hurla M. Mendès, en étendant le bras comme pour souffleter son interlocuteur.

Celui-ci se rejeta en arrière pour éviter le coup ; puis, prestement, il se retrancha derrière son bureau, vaste meuble en chêne massif, et de là sembla narguer le général.

—Ah ! tu fuis coquin, s'exclama ce dernier... mon revolver saura bien t'aller chercher.

Et il fouillait dans sa poche pour y prendre son arme, lorsque tout à coup un léger sifflement se fit entendre, et sans que l'infortuné général eût le temps de se mettre sur ses gardes, il se trouva lié à une colonne de fonte qui soutenait le plafond.

M. Pitt avait tout simplement utilisé contre M. Mendès le lazzo dont, quelques instants avant, il se servait avec tant de maestria contre les meubles de son bureau ; si bien que le pétulant soldat était attaché, les bras le long du corps et dans l'impossibilité de se dégager ; chaque mouvement, au contraire, ne servait qu'à resserrer ses liens davantage.

D'abord, sa colère devint de la rage ; il écumait, injuriant M. Pitt qui sans lui répondre, assujettissait solidement l'extrémité du lazzo à un second pilier.

Cette besogne une fois terminée, il se retourna vers le général, et lui dit avec la plus grande politesse :

—Comme soldat, j'ai le plus profond respect pour vous, M. Mendès, et comme homme politique, vous m'êtes des plus sympathiques ; c'est donc à mon grand regret que je viens de vous traiter comme un simple buffalo sauvage.

—Sauvage vous même ! grogmela le général.

—J'ai beaucoup pratiqué ce genre de chasse, autrefois, poursuivit M. Pitt en conservant tout son sang froid ; c'est très amusant, et comme vous voyez, je suis devenu d'une certaine force pour lancer le lazzo... Du reste, quand vous êtes arrivé, je m'exerçais, en vue de la prochaine course de taureaux, à laquelle je me propose de prendre part...

Il disait cela du ton le plus naturel du monde, comme s'il se fût adressé à un de ses amis, commodément enfoncé dans un *rocking-chair*, et fumant un excellent cigare.

La face congestionnée, les yeux pleins de sang, M. Mendès semblait près de succomber à une attaque d'apoplexie.

—Tuez-moi ! tout de suite ! fit-il d'une voix rauque.

Le journaliste leva les bras au plafond.

—Je m'en garderais bien ! s'exclama-t-il ; j'ai trop d'estime pour le futur libérateur de Panama.

Et il ajouta, en s'approchant pour tâter la corde qui s'enroulait plusieurs fois autour du corps de M. Mendès :

—J'espère que cela ne vous serre pas trop... non ; c'est très supportable... on pourrait être mieux, assurément ; mais enfin, étant données les circonstances...

Le général voulut cracher à la figure de M. Pitt.

Mais celui-ci se déroba assez vivement pour éviter cette désagréable souillure, et il retourna s'asseoir paisiblement devant son bureau.

—A propos, demanda-t-il d'un air aimable, après avoir regardé sa montre, avez-vous déjeuné, mon général ?

Pas de réponse.

—C'est que, ajouta-t-il, moi je n'ai pas déjeuné ; et, si vous ne me promettez pas d'être raisonnable, je vais être obligé de vous laisser dans cette peu agréable position, pendant que j'irai me restaurer... Voilà midi ; c'est l'heure à laquelle j'ai coutume de me mettre à table et, soit dit entre nous, je n'aime guère à changer mes habitudes.

Le général se renferma dans un silence plein de dignité ; il se serait plutôt coupé la langue avec ses dents que de dire un mot à cet homme qui l'avait traité comme un simple buffalo.

M. Pitt se leva.

—Puisqu'il en est ainsi, reprit-il, je vous

souhaite le bonjour et je m'en vais... prenez patience, mon général, car je ne reviendrai probablement pas avant cinq heures du soir.

Les yeux de M. Mendès roulèrent d'une façon terrible dans leur orbite : mais ses lèvres demeurèrent closes.

—Ma foi, tant pis pour lui ; murmura M. Pitt ; Jackson dira ce qu'il voudra... Je n'avais pas d'autre moyen de sauvegarder ma peau sans détriorer le futur libérateur de l'Etat panaméen.

Et, ayant mis son chapeau sur sa tête, il s'en alla sans se préoccuper davantage de son prisonnier.

Mais à peine eut-il tourné les talons que le général se mit à pousser de telles clameurs qu'en moins de deux minutes, tout le personnel de l'*Eclairneur* accourut dans le cabinet de M. Pitt.

Aussitôt, sur l'ordre du caissier, un garçon détacha la corde ; mais à peine délivré, M. Mendès, que la rage aveuglait, profita immédiatement de sa liberté, pour tomber sur tout le monde à coups de pieds et à coups de poings.

Il était, nous l'avons dit, d'une vigueur tout à fait exceptionnelle, aussi le personnel après avoir reçu quelques horions, s'empressa-t-il de prendre la fuite, poursuivi par M. Mendès, qui roulait par l'escalier comme une avalanche.

Cependant, une fois dans le hall d'entrée, les fuyards se sentirent soudainement pris de honte et, faisant volte face, ils se mirent à houspiller le terrible homme avec tout ce qui leur tombait sous la main, qui un tabouret, qui une chaise, l'un avec une canne, l'autre avec un balais.

Aussitôt les rôles se trouvèrent intervertis, et le général rassemblant tout son courage, ne songea plus qu'à opérer sa sortie en passant sur le ventre de ses assaillants.

Il parvint enfin, après une lutte homérique, à jaillir dans la rue comme un boulet de canon, les vêtements déchirés, le chapeau défoncé, le visage rouge comme une tomate, les yeux hors de la tête.

Et il alla donner, avec la force d'une catapulte, contre un individu qui passait et qui, manquant de rouler sur le pavé, s'exclama de fort mauvaise humeur :

—La peste soit du maladroit !

Au son de cette voix, le général poussa un cri de joie : il venait de reconnaître Pierre Miquet.

—Ah ! mon cher ami, fit-il, aidez-moi à charger cette canaille !

—Qu'arrive-t-il donc ? demanda l'ingénieur tout surpris de rencontrer M. Mendès en un tel état.

—Concevez-vous cela ? répliqua le général, des misérables qui abusent de mon nom et qui me lient comme un animal dangereux !

Ces quelques mots suffirent pour mettre Miquet au courant de ce qui avait dû se passer.

Néanmoins, il passa son bras sous celui du général, l'entraîna à quelques pas et se fit raconter l'affaire dans tous ses détails, d'abord pour se donner l'air de l'ignorer, ensuite pour amortir l'agitation du pauvre homme.

Quand M. Mendès eut fini de parler, il lui dit :

—Vous voulez mon avis sincère, n'est-ce pas ?

—En doutez-vous ?

—Eh bien !... vous avez été trop vif, général.

—Trop vif ! répéta l'autre, abasourdi.

—Mais oui, je viens de lire cet article et, sincèrement, je n'y trouve rien d'offensant pour vous. Si je connaissais celui qui l'a rédigé j'irais, au contraire, lui serrer la main.

Le général n'en pouvait croire ses oreilles, et il demeura quelques secondes, silencieux, bouche bée, les yeux écarquillés.

—Ah bah ! dit-il enfin... vous trouvez que j'ai eu tort de...

—Mais certainement !... d'abord, ce sont vos opinions.

—C'est vrai ; je ne le nie pas.

—Vous êtes séparatiste !...

—Je le dis bien haut ; je suis séparatiste... et de toutes mes forces, encore...

—Vous souhaitez l'indépendance de l'Etat de Panama !

—Comme tous les patriotes sincères...

—Vous êtes écœuré de l'attitude prise par le gouvernement au sujet de l'affaire de la "Panama Railroad Cy".

Eh bien ! mais dit-on autre chose, dans cet article qui vous a si fort mis en colère ?

—Non ; cet article est, d'un bout à l'autre, l'expression de la vérité... seulement...

—Seulement quoi ? demande l'ingénieur...

—Il me compromet... et inutilement encore.

Pierre Miquet eut un petit haussement d'épaules.

—Ah ! dit-il, si au lieu de vivre dans une retraite presque absolue, vous vous teniez un peu plus au courant de ce qui se passe, vous connaîtriez le mouvement qui se produit depuis quelques semaines...

—Mais je le connais ce courant, riposta le général... les journaux...

—Eh ! fit Pierre Miquet avec une brusquerie affectée... laissez moi donc tranquille avec vos journaux... moi, ce sont mes oreilles, et mes oreilles seules que je crois ; j'ai entendu, depuis quelques semaines, des conversations très vives, dans les établissements publics ; les cerveaux sont échauffés à un point dont vous ne pouvez vous faire idée... J'ajouterai même que votre nom a été souvent prononcé...

M. Mendès témoigna son étonnement par un prodigieux haussement de sourcils.

—Vraiment, fit-il.

—Oui... et j'étais étonné de ce que vous n'abordiez jamais ce sujet avec moi ; car, n'est-ce pas, vous avez confiance en moi ?

—Oh ! mon cher ami, répondit le général qui oubliait ses désillusions de la veille.

—Eh bien ! à vous parler sincèrement, je m'imaginai que vous étiez, en réalité, le chef secret de cette agitation et que vous faisiez le discret avec moi...

—Pouviez-vous croire !

—Et après tout, poursuivit Miquet, sans laisser au général le temps d'achever sa phrase, je suis ingénieur de la Compagnie du canal, et la Compagnie n'a pas intérêt à ce qu'il y ait des troubles dans le pays.

M. Mendès parut vivement frappé de ces paroles.

—C'est, ma foi, vrai, balbutia-t-il ; je n'avais pas pensé à cela.

Voyant une ombre d'inquiétude passer sur le visage du brave homme, Miquet reprit aussitôt :

Mais rassurez-vous, général ; je comprends que les aspirations d'un pays sont chose sacrée et jamais je ne vous aurais trahi, si vous m'aviez fait l'honneur de me prendre pour confident.

—Ça, c'est très bien, dit le général, en serrant énergiquement les mains de Pierre Miquet.

—Bien mieux, ajouta l'ingénieur, je vous dirai confidentiellement que je suis absolument favorable à vos idées et que je ne demanderais pas mieux que de vous aider à les réaliser.

—Et votre situation ? demanda le général.

—Je la sacrifierais, dit Pierre Miquet d'un ton pénétré.

Le général faillit se jeter au cou de l'ingénieur ; il ne se souvenait plus de la veille ; il oubliait la main de Merced repoussée pour une misérable question d'argent, il ne voyait plus que la générosité, la noblesse des sentiments de l'ingénieur.

Pour lui, Pierre Miquet était un héros ; et il se promit de lui donner sa fille aussitôt que les événements le permettraient.

—Mais, tout à coup, il songea qu'il était sans argent, qu'il en fallait beaucoup pour conduire une campagne contre le gouvernement actuel, et il retomba dans un découragement profond.

—On vous a trompé, dit-il à Miquet ; si la révolution était prête à se faire, et si l'on avait sérieusement songé à moi, on m'aurait déjà fait des propositions.

Miquet, en entendant ces mots prononcés d'un ton amer, sentit son cœur se gonfler de joie ; il prit le général par le bras et l'entraîna.

—Il faut un commencement à tout, murmura-t-il ; qu'est-ce qui vous fait douter de l'imminence de cette révolution ? Parce que l'on n'est pas encore allé vous avertir ? Mais ne vous connaît-on pas assez ? Ne sait-on pas que vous êtes prêt à donner votre vie pour le triomphe de vos opinions ?

Le général eut un geste enthousiaste.

—Oui, je suis prêt, s'écria-t-il d'une voix vibrante.

—A la bonne heure ! répondit Miquet ; eh bien ! cet avertissement que vous attendez, va